Gilles Bourque (1942-) et Jules Duchastel

sociologues, département de sociologie,
Université du Québec à Montréal (UQAM)

(1984)

“Analyser le discours politique duplessiste: méthode et illustration”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca
Site web pédagogique : http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://classiques.uqac.ca/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.ca/

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Gilles Bourque (1942-) [sociologue, retraité de l’enseignement, Université du Québec à Montréal (UQAM)]

“Analyser le discours politique duplessiste: méthode et illustration”

Un article publié dans la revue **Cahiers de recherche sociologique**, vol. 2, no 1, avril 1984, pp. 99-136. Montréal: Département de sociologie, UQÀM. Numéro intitulé: “Le discours social et ses usages”.

Le 11 décembre 2002, M. Gilles Bourque nous a accordé son autorisation de diffuser électroniquement toutes ses œuvres dans Les Classiques des sciences sociales. Le 5 janvier 2005, M. Duchastel nous accordait la même permission pour toutes ses publications.

Courriels : bourque.gilles@uqam.ca et duchastel.jules@uqam.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.
Pour les citations : Times New Roman, 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition numérique réalisée le 30 mars 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Fait avec Macintosh

Gilles Bourque (1942-) et Jules Duchastel
Sociologues, Université du Québec à Montréal (UQAM)

“Analyser le discours politique duplessiste: méthode et illustration”

Un article publié dans la revue **Cahiers de recherche sociologique**, vol. 2, no 1, avril 1984, pp. 99-136. Montréal: Département de sociologie, UQÀM. Numéro intitulé: “Le discours social et ses usages”.

Table des matières

Introduction

Première partie : le Discours et son analyse

1.1. Quelques remarques préliminaires sur le duplessisme
1.2. Le sens produit le social
1.3. Le discours et son analyse

1.3.1. Production de sens
1.3.2. Questions sur le discours
1.3.3. Le choix d'une méthode

1.4. Notre méthodologie
1.4.1. Le texte
1.4.2. La description de texte
1.4.3. L'exploration des textes
1.4.4. La comparaison

Deuxième partie : Illustration de la méthode

2.1. L'univers notionel
2.2. Le sens et la syntaxe

Tableau 1. Exemple d'une phrase du Corpus décrite par la GDS et le paradigme sociologique

Gilles Bourque (1942-) et Jules Duchastel
sociologues, Université du Québec à Montréal (UQAM)

“**Analyser le discours politique duplessiste: méthode et illustration**”.

Un article publié dans la revue **Cahiers de recherche sociologique**, vol. 2, no 1, avril 1984, pp. 99-136. Montréal: Département de sociologie, UQÀM. Numéro intitulé: “Le discours social et ses usages”.

Introduction

Retour à la table des matières

Interroger l'efficacité du discours politique dans la formation d'un bloc social régional/ national au Québec sous le régime duplessiste et dans la définition concomitante d'un espace, d'une communauté et de rapports sociaux spécifiques, tel est notre projet. Ainsi formulé, il suscite presqu'autant de questions théoriques que l'énoncé comprend de lexèmes. On ne saurait ici procéder à une clarification systématique de toutes ces questions. Après avoir indiqué le sens général de notre problématique dans la première section, nous voulons surtout insister sur l'apport de notre méthode d'analyse du discours à la compréhension d'une réalité socio-historique.

Notre intention première est d'illustrer à l'aide de quelques exemples - et de manière préliminaire [1] - comment notre méthode permet de supporter certaines thèses de notre problématique et comment elle autorise une lecture de second niveau de structures signifiantes non directement appréhensibles. Notre méthode permet, non seulement,

[1] L'analyse particulière présentée ici sera reprise de manière beaucoup plus élaborée dans un ouvrage, en préparation, portant sur le discours du budget de 1934 à 1960.

d'identifier les contenus caractérisant le discours politique duplessiste, mais aussi de dévoiler à travers les comportements syntaxiques le travail de production du discours politique.

Mais avant d'aborder cette illustration de la méthode, nous croyons utile de préciser certains concepts concernant le discours et son analyse et de présenter succinctement notre méthode en en faisant ressortir l'originalité.

Première partie : le Discours et son analyse

1.1 Quelques remarques préliminaires sur le duplessisme

Retour à la table des matières

Comme nous l'avons souligné dans l'introduction, nous poserons quelques jalons de problématique susceptibles de faire connaître notre objet et comprendre sa mise en forme. Notre préoccupation est double : elle concerne l'histoire sociale du Québec et particulièrement cette période de transition allant de la crise des années trente à la fin des années cinquante ; elle concerne aussi le travail spécifique du sens dans la production de cette histoire sociale. Nous retiendrons cette deuxième préoccupation pour la prochaine section.

Nous nous démarquons d'emblée de toute approche du duplessisme qui ramène l'histoire du Québec aux péripéties de la scène politique ou à la manifestation du caractère démagogique d'un homme fort. Ces approches caractérisent la lecture libérale du régime duplessiste, le donnant comme bloc monolithique obscurantiste. Nous nous situons avant tout dans une perspective socio-historique qui ne prétend pas évacuer du même coup le syndrome Duplessis, mais le considère comme un arrangement de traits distinctifs caractérisant la réalité d'un régime, un dispositif d'alliances de classe et l'efficacité d'un discours politique de masse contribuant à produire un bloc social original.

Trop de transformations caractérisent la période et le régime duplessiste pour que l'on soit tenté de retenir intégralement l'interprétation « obscurantiste ». Au niveau économique, nous assistons au développement du capitalisme monopoliste et à une industrialisation massive qui n'est pas si différente de celle de l'Ontario. [2] Sur le plan politique, le Québec entre dans une dynamique de résistance et d'adaptation aux velléités fédérales de transformation de la forme de l'État. [3] À ce titre, sa position est comparable aux autres provinces à l'exception de l'Alberta et de la Colombie Britannique, plus favorables aux transformations keynésiennes. Enfin, le régime duplessiste ne conserve pas la même configuration à travers cette période historique. Ainsi, à partir de nos propres données, nous pouvons déceler certaines similitudes entre les premières années du régime duplessiste et le régime libéral qui le précédait ; de même, l'alliance avec l'église semble se renforcer dans l'après-guerre (1945-1956), période représentant l'apogée du régime.

Dans ce contexte, nous avons cru nécessaire d'investiguer cette période à l'aide d'un appareillage conceptuel moins réducteur permettant de saisir les différences, les contradictions et les transformations historiques. [4] Posons simplement ici deux facteurs qui nous semblent primordiaux pour comprendre le duplessisme. Il importe d'abord de comprendre l'histoire du Québec dans son rapport à la forme de régime fédératif canadien. Cette nécessité s'impose pratiquement en tant que la constitution répartit des pouvoirs différenciés entre niveaux de gouvernements qui ne peuvent être étudiés indépendamment. [5] Elle s'impose théoriquement en tant que cette forme renforce la contradic-

---

[2] Bélanger, Yves, *La structure industrielle québécoise,* 1929-1959, Document de travail, Groupe de recherche sur le discours duplessiste, 1983.

[3] Vaillancourt, Yves, « Le régime d'assistance publique », ch. 5 du manuscrit *Les politiques sociales au Québec et au Canada de 1940 à 1960,* à paraître.
Morf, Nicole, *Fédéralisme et État Keynésien au Canada,* Science Politique, UQÀM, Avril 1982.

[4] On trouvera ailleurs, dans « L'État canadien et les blocs sociaux », l'élaboration de cette problématique, in *Espace régional et nation,* Boréal Express, 1983.

[5] Voir Boismenu, *Le Duplessisme,* Boréal Express, Montréal, 1981 et Legaré, Anne, « Le fédéralisme » in *Conjoncture,* no 1.

tion inhérente entre, d'une part, la tendance de toute formation sociale nationale (ici, le Canada) à générer la configuration d'un espace unifié, d'une communauté et de rapports sociaux prenant une forme nationale et, d'autre part, la propension à l'éclatement qui, à des degrés divers, menace chacune d'elles.

La création de la confédération canadienne résulte d'un compromis entre les forces sociales dominantes au sein des colonies préexistant à la formation de l'État national. Il n'a pas donné lieu à la formation d'un véritable bloc historique au sens de Gramsci, mais à une alliance/ hégémonisation entre la bourgeoisie canadienne et les forces sociales dominantes au sein des anciennes colonies, ces dernières pouvant s'appuyer sur l'existence de blocs sociaux préexistant et pouvant ainsi imposer le compromis de la forme fédérative qui leur assura une place significative au sein de la structure de l'État canadien. Le concept de bloc social permettra de mieux saisir la complexité des rapports et des alliances de classe dans la formation sociale canadienne. Le bloc social est une alliance/ hégémonisation entre des classes et des forces sociales dominantes et les classes dominées qui produit une définition/ représentation différenciée de l'espace, de la communauté et des rapports de force. Dans toutes les formations sociales capitalistes, il peut ainsi exister des ensembles interreliés plus ou moins antagonistes de blocs sociaux. Mais dans la plupart des cas, un bloc social dominant s'identifiant à l'ensemble de la formation sociale tend à s'imposer. Au contraire, au Canada, en raison même de la forme du régime, la constitution d'un bloc social pancanadien est hypothéquée par la reproduction de plusieurs blocs sociaux produisant une représentation différenciée de l'espace et de la communauté sous une forme régionale et/ou nationale. Dans certains cas (Québécois, Inuits, Amérindiens, Acadiens), les blocs sociaux régionaux pourront prendre une forme nationale. En produisant la nation et en tentant d'effacer la différence, la formation sociale nationale produit en même temps l'oppression nationale, refoulant à la marge toute autre forme de communautarisme. Dans le cas de l'existence de communautés déjà fortement différenciées, les résistances et les luttes contre cette tendance prendront une forme nationale, les anciennes communautés tendant à se définir comme des contre-nations. Le Québec est ainsi le théâtre privilégié pour le développement d'un bloc social régional national. Le duples-

sisme représente pour nous ce bloc social dominant dans la période étudiée.

L'analyse de la forme de régime que nous venons d'esquisser doit être complétée par celle de la forme de l'État. Nous assistons durant la période sous étude à l'enclenchement d'un processus de transformation tendant à accroître les interventions de l'État dans le cadre d'une stratégie keynésienne. Ce processus est intimement lié au problème de la forme du régime puisqu'il remet en cause le partage des pouvoirs. Cette stratégie, avant tout fédérale, visant une centralisation plus poussée de la politique économique, une centralisation-harmonisation de l'intervention de l'État dans le rapport salarial et la reproduction de la force de travail, une harmonisation des appareils directement liés à la légitimation se heurte à des résistances régionales voire même nationales.

L'existence de ces conflits modèlera le bloc social régional/ national duplessiste tant au niveau de ses alliances - en particulier, quant à l'importance de la hiérarchie cléricale après 1945 - qu'à celui de la représentation de la communauté, de l'espace et de rapports de force.

1.2 Le sens produit le social

Retour à la table des matières

Cette esquisse nous place d'emblée sur le terrain de l'analyse politique. Mais, comme nous l'avons souligné, nous nous y plaçons du point de vue du discours. Il ne s'agit donc pas de s'arrêter à l'analyse historique des alliances et de la scène politiques, mais de voir en quoi le discours contribue à leur production. Il ne s'agit pas non plus de rendre compte de l'ensemble des phénomènes de résistance régionale ou nationale, mais bien de voir comment cet espace et cette communauté sont aussi produits par le discours. En somme, ce qui nous intéresse, c'est la production du social par le sens.

Cette volonté ne saurait cependant être assimilée à un culturalisme béat qui penserait la production de la société à partir de l'activité sym-

bolique créatrice des acteurs sociaux. Cette remarque nous oblige à un détour. Il est indéniable que l'on assiste depuis quelques années à un déplacement dans l'ordre de l'explication sociale. D'une conjoncture intellectuelle mettant l'accent sur le rôle premier des rapports de production, nous voilà de plain pied sinon la tête en haut, dans une nouvelle conjoncture tendant à la réhabilitation du symbolique comme facteur heuristique premier. Gyorgy Markus [6] souligne, dans un ouvrage récent, ce transfert du paradigme de la production à celui du langage. Ce passage se produit presque systématiquement en un combat critique avec le marxisme. Ainsi Fernand Dumont [7], pour restaurer le rôle de l'idéologie et du sujet historique dans la production de l'histoire, entreprend de déconstruire la « technologie » marxiste et la « logologie » structuraliste. Baudrillard [8], élabore de même une théorie de la réversibilité absolue et de la dominance du signe à partir d'une critique de la théorie de la valeur de Marx (« simulacre de deuxième ordre »). Castoriadis [9], avant de proposer une théorie du rôle fondateur de l'imaginaire, s'emploie à régler ses comptes avec un matérialisme historique lu à travers ses lunettes d'ancien trotskyste. Enfin, à un moindre degré, Habermas [10] prend congé des concepts fondamentaux du matérialisme historique pour proposer un doublet conceptuel - travail-interaction -susceptible de permettre la compréhension de l'évolution des sociétés à travers leur situation de communication.

Ces auteurs ont en commun, mais à des degrés très différents, de réduire le marxisme à sa forme économiste, de ramener le débat au problème de la détermination de la superstructure par l'infrastructure et de confondre l'objet du capital avec le projet d'une explication exhaustive du social-historique. Il ne s'agit pas de contester la valeur d'une réflexion qui remet en cause l'insuffisance d'une problématique du symbolique dans le marxisme, l'inadéquation d'un modèle qui réduirait la représentation à une fonction de reflet ni même les limites

---

6 Markus, Georgy, *Langage et production*, Denoël/Gonthier, 1982.

7 Dumont, Fernand, *Les idéologies*, PUF, 1974.

8 Baudrillard, Jean, *L'échange symbolique et la mort*, Gallimard, 1976.

9 Castoriadis, Cornélius, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975.

10 Habermas, Jurgen, *La Technique et la science comme idéologie*, Gallimard, 1973.

d'un modèle d'action en retour et de surdétermination. Nous refusons cependant cette double conviction qu'il n'est pas possible de penser l'ordre du symbolique dans le cadre du marxisme et qu'il n'y existerait aucune théorie valable de cet ordre. Nous prendrons l'exemple de Dumont [11] qui entreprend de démolir « l'échafaudage marxiste » pour fonder sa propre théorie de l'idéologie. C'est sous sa forme « structuraliste » que Dumont prétend aborder sa critique visant spécifiquement Althusser et Poulantzas. Il se fait cependant la partie facile en ramenant cette théorie de l'idéologie à trois oppositions : l'idéologie/fausse-conscience opposée à la science/vérité ; l'imaginaire opposé au réel ; l'infrastructure à la superstructure. Ces oppositions, si elles désignent les lieux de débats à l'intérieur du marxisme, ne sauraient cependant être retenues dans leur version mécaniste sans faire offense au courant de pensée que Dumont soumet à la critique. Ainsi, cette réduction lui permet d'introduire comme étant originales des thèses appartenant justement au courant critiqué. Prenant distance du critère de vérité pour juger de l'idéologie, il la définira comme production travaillant à la totalisation du social. Mais ne trouvons-nous pas dans la théorie structuralo-marxiste des instances, cette thèse de l'idéologie comme lieu de production du sens. [12] De même, refusant d'opposer l'imaginaire au réel, Dumont affirmera que toute pratique comporte nécessairement de l'imaginaire. Mais à moins de confondre une lecture restrictive de *l'idéologie allemande* avec les travaux d'Althusser, il n'est pas permis d'ignorer la thèse de « Idéologie et appareils idéologiques d'État » [13] qui dit : « il n'est de pratique que par et sous une idéologie ».

Pour reprendre la terminologie de Bourdieu [14], nous dirons que le « marché linguistique » impose aujourd'hui cette mise à distance du marxisme pour poser l'ordre du symbolique. Quant à nous, nous persistons à croire qu'il existe bel et bien une riche tradition marxiste - et parfois s'en inspirant - qui a réfléchi le problème du symbolique. Markus dira que l'ambivalence même de l'oeuvre de Marx - marquée par

---

[11] Dumont, Fernand, op. *cit.*

[12] Voir Vidal, Daniel, « Notes sur l'idéologie », in *Sociologie et Société, Vol.* 2, no 2, 1970.

[13] Althusser, Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *La Pensée,* no 151, juin 1970.

[14] Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Fayard, 1982.

le double projet d'une science positive et de l'action pratique - a produit deux matérialismes, l'un scientifique donnant prise à tous les objectivismes, l'autre pratique fondant l'orientation historiciste du marxisme. À part Althusser qui se range davantage dans le premier type de matérialisme, (mais avec beaucoup plus de nuances et d'ambiguïtés que le laisse à penser ses critiques) c'est avant tout dans les courants historicistes que le problème de la représentation s'est davantage posé [15]. Mais que ce soit chez Althusser ou dans les courants historicistes, il est difficile d'admettre que le marxisme puisse être rabattu sur sa formulation économiste, à moins de croire que cette formulation serait contenue en germe dans tous les marxismes et que toute tentative de dépasser cette lecture réductrice serait vouée à l'échec en vertu même de cette malformation congénitale.

Nous reprendrons les trois oppositions soulevées par Dumont afin de montrer, brièvement, comment peut être entretenu le projet d'une théorie marxiste du symbolique. La première qui oppose la science à l'idéologie pose, selon nous, le problème beaucoup plus large du « paradigme techno-scientifique » qui domine les institutions de savoir, ou, dans un autre langage, toutes les formes d'objectivisme recherchant une explication immanente et exhaustive de la réalité. En d'autres mots, ce qui est posé comme un problème du marxisme est, en fait, un problème épistémologique qui a reçu des solutions différentes à l'intérieur même du marxisme. Nous retiendrons ici à titre d'exemple, la contribution très intéressante de Michaïl Bakhtine [16] qui, dès les années vingt, entreprend la critique de l'objectivisme abstrait de la linguistique et du subjectivisme idéaliste lié au romantisme. Il renonce ainsi à la fois à l'explication immanentiste et à l'explication subjectiviste du phénomène linguistique - nous pourrions dire du problème de la production du sens. Il suggère trois règles qui écartent définitivement cette opposition science/idéologie dont le principal effet serait la dissolution de l'idéologie - la fin des idéologies - dans la connaissance vraie.

---

[15] Nous pensons à l'école de Budapest, aux travaux de Gramsci et, en marge du marxisme, aux travaux de l'école de Francfort.

[16] Bakhtine, Mikhaïl, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Les éd. de Minuit, 1977. (lère éd. en russe, 1929).

> « 1. Ne pas séparer l'idéologie de la réalité matérielle du signe (en la plaçant dans le champ de la conscience ou toute sphère fuyante et indéfinissable).
>
> 2. Ne pas couper le signe des formes concrètes de la communication sociale (étant entendu que le signe fait partie d'un système de communication sociale organisée et n'a pas d'existence en dehors de ce système, sinon comme objet physique).
>
> 3. Ne pas couper la communication et ses formes de leur base matérielle (l'infrastructure). » [17]

Ces règles affirment la nature nécessairement sémiotique de toute réalité et la nature sociale de toute idéologie. L'idéologie n'y est donc pas réduite à son rapport d'extériorité à la science, en tant que manifestation de la conscience, mais, insérée dans une théorie plus complète du signe, de la communication sociale et de son rapport à la base matérielle. Cela nous conduit à la deuxième opposition selon laquelle le marxisme découperait le réel de l'imaginaire. Nous avons déjà rappelé la thèse d'Althusser qui affirme explicitement la nécessité du rapport imaginaire que les individus entretiennent à leurs conditions d'existence. Dans une direction très différente, l'ensemble des courants historicistes marxistes se donnent pour tâche première de penser le rôle nécessaire des formes de conscience et de l'idéologie dans la pratique de transformation sociale - production de la société. Bakhtine lui-même affirme que si le signe peut être le reflet ou la « réfraction » d'une autre réalité, il est avant tout « fragment matériel de cette réalité ». Il est difficile dans ce contexte de recevoir une critique qui oppose ultimement ses arguments à une interprétation réductionniste de *l'idéologie allemande* et propose du marxisme une lecture économiciste.

La troisième opposition concerne enfin le problème de la détermination. Les critiques éclairés du marxisme ne peuvent éviter de prendre rapidement en considération les précisions épistolaires de Engels [18] concernant le sens à donner à la détermination en dernière ins-

---

[17] Bakhtine, Mikhaïl, op. *cit.*

[18] Lettre d'Engels à Joseph Bloch (21 septembre 1890) in K. Marx et F. Engels, *Études philosophiques*, éd. sociales, 1961.

tance, voire même les mises en garde d'Althusser [19] sur le caractère métaphorique de la topique infrastructure-superstructure et le caractère nécessairement heuristique de sa théorie des trois instances. Il n'en reste pas moins qu'ils voient là des manières embarassées de cacher le caractère profondément mécaniste de la théorie marxiste. Encore une fois, nous ne contestons pas le bien fondé d'une réflexion en profondeur sur le problème de la détermination dans l'explication du social. Nous regrettons cependant que le problème du rapport entre production et symbolisation disparaisse avec la polémique. Markus dira, à propos du passage du paradigme de la production à celui du langage, qu'il ne suffit pas de passer de l'un à l'autre pour résoudre le problème des rapports qui lient les deux ordres de réalité. Si, en effet, la centralité du concept de production a surtout contribué dans le marxisme à expulser à la marge les phénomènes qui furent désignés de superstructurels, laissant à penser qu'ils étaient d'une autre nature que la réalité, il est à craindre que le renversement du paradigme qui consiste à centrer la théorie sur le langage, la communication ou le symbolique ramène du même coup les rapports de production dans une sphère irréelle. Dans le domaine de l'analyse de la question nationale, par exemple, le seul fait d'opposer à des positions marxistes caricaturées la thèse que le nationalisme crée la nation ne nous fait guère avancer, du moins, le bond en avant de la théorie n'est-il pas aussi spectaculaire que l'emphase avec laquelle certains auteurs nous présentent leur découverte. [20]

---

[19] *Althusser, Louis, op. cit.*

[20] *Laurin-Frenette, Nicole, Production de l'État et forme de la nation,* ed. Nouvelle Optique, 1978. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]
Dumont, Fernand, « Mouvements nationaux et régionaux d'aujourd'hui », in *Cahiers internationaux de sociologie, Vol.* LXVI, 1979.
Bourdieu, Pierre, op. *cit.*

1.3 Le discours et son analyse

Retour à la table des matières

Donc, comprendre le Duplessisme dans son rapport à l'État canadien et à la constitution des blocs sociaux, mais en saisir la spécificité à travers le travail du discours politique. nous sommes ainsi conduits sur le terrain de l'analyse du discours. Avant même d'aborder cette question, nous devons nous interroger sur le discours.

1.3.1 Production de sens

Le système sémiologique dominant étant la langue et en raison même de la constitution d'un champ disciplinaire lui correspondant, on ne peut aborder le problème du sens sans être confronté à la linguistique. On observe dans l'histoire de la pensée plusieurs formes de résistance à cette emprise de la linguistique sur les systèmes de signification. Ces résistances s'organisent soit dans une polémique avec cette discipline, soit dans l'ignorance de ses prétentions. Ce qui nous intéresse en tant que sociologues préoccupés du contenu de la langue, c'est cette inévitable polémique qui seule nous permet d'élaborer une théorie de la production du sens qui ne se limite pas à identifier le sens au mot ou à le retracer dans une intériorité antérieure au mot. [21]

Les travaux de Bourdieu [22] représentent une des versions récentes de cette polémique. Il reproche à la linguistique sa « philosophie intellectualiste qui fait du langage un objet d'intellection plutôt qu'un instrument d'action et de pouvoir » [23]. Les systèmes symboliques - au premier chef la langue - ne sont pas avant tout communication d'information ou intellection. Ils résultent de la rencontre de deux « séries

---

[21] Nous faisons allusion aux méthodes qui ignorent cette polémique, soit d'une part, les méthodes d'analyse fréquentielle qui présupposent le sens dans le mot et, d'autre part, les méthodes d'analyse qualitative du contenu qui présupposent l'existence du sens au delà même des mots, dans l'intériorité de la personne ou l'expressivité de la culture.

[22] Bourdieu, Pierre, op. *cit.*

[23] *Idem, p.* 13.

causales indépendantes » : soit les dispositions socialement et historiquement façonnées, mais se donnant comme nature (Habitus) et les rapports de force structurant le marché linguistique. Reconnaissant à la langue une logique et des règles de fonctionnement spécifiques, il refuse de croire que le principe de son intelligence en tant qu'acte de parole puisse être le produit de son analyse formelle en tant que réalité immanente. C'est ainsi qu'à l'encontre de la pragmatique ou de la sociolinguistique il développera une véritable économie du marché linguistique.

Cette polémique a un autre visage au moment où, au début des années soixante-dix, la tradition de l'analyse du discours prend racine en France. Dans un article célèbre [24], Haroche, Henry et Pêcheux rappelaient que la coupure saussurienne entre la langue comme système et la parole comme produit de l'individualité ou de la créativité du sujet, est en quelque sorte l'acte fondateur de la linguistique scientifique. Le fait de concevoir la langue comme système fonctionnant en tant que combinatoire réglée de ses éléments, permet de dépasser la conception de la langue comme fonction de représentation de la pensée humaine. Mais, selon ces auteurs, ce qui a permis la constitution d'un domaine scientifique a produit du même coup un effet d'exclusion de la signification hors du champ de la linguistique. C'est ainsi qu'à partir d'un présupposé d'isomorphisme entre les structures phonétiques et morphologiques de la langue et les structures sémantiques, la sémantique a porté avant tout son attention sur les signifiants, reléguant le sens à l'extérieur des frontières de cette discipline. C'est pour parer à cette insuffisance que Pêcheux [25] s'attardait, plus tard, à développer une théorie du discours excédant le système de la langue.

D'une certaine manière, ces polémiques ont ou auraient pu s'alimenter de l'oeuvre de Bakhtine [26] qui critiqua la séparation entre forme linguistique et idéologie caractéristique de l'objectivisme abs-

---

[24] Harroche, C.-L., Henry, P., Pêcheux, M., « La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », in *Langage*, no 24, décembre 1971.

[25] Pêcheux, Michel, *Les vérités de la Palice*, Maspéro, Paris, 1975.

[26] C'est le cas explicitement pour Pierre Bourdieu, alors qu'il est douteux que Harroche, Henry et Pêcheux en aient eu connaissance préalablement à ses traductions françaises.

trait en linguistique et l'ignorance concomitante du système global de l'énonciation concrète.

> « Si nous érigeons cette séparation en principe, si nous accordons un statut séparé à la forme linguistique vide d'idéologie,... nous ne trouverons plus que des signaux et non des signes du langage. La séparation de la langue et de son contenu idéologique constitue l'une des erreurs les plus grossières et l'objectivisme abstrait. » [27]

Nous nous permettrons de reprendre ici deux éléments percutants de la critique Bakhtinienne de la linguistique. La conviction profonde de Bakhtine est que le postulat de la synchronie du système de la langue est avant tout redevable de l'origine philologique de la linguistique, mais ne correspond en rien à la réalité historique. Il ne s'agit donc pas de déplorer l'exclusion du sens hors de la linguistique, mais de constater le fait qu'elle traite d'un objet inexistant, c'est-à-dire d'un système linguistique stable. Bakhtine propose, à l'encontre, une théorie de la mutabilité du signe, ou si l'on veut, le postulat de son historicité. Il propose ainsi de penser la langue à l'intérieur d'un contexte complexe d'énonciation concrète. Évidemment, c'est là soustraire non seulement le problème du sens, mais aussi celui du système sémiologique dominant, à la sphère autonome et immanente que constitue la langue pour le linguiste.

Ces considérations sont décisives non seulement sur le plan théorique, mais, aussi comme nous le verrons, dans les choix méthodologiques propres à l'analyse du discours. Mais avant d'en arriver là, indiquons à grands traits quelques-uns des prolégomènes essentiels à l'élaboration d'une théorie de la production du sens. Nous partageons les réserves exprimées à l'égard de la linguistique ou de toute pratique disciplinaire partageant avec elle l'idée que les systèmes signifiants ne peuvent être expliqués que de manière immanente aux systèmes eux-mêmes. Cela n'équivaut pas à mettre en doute la pertinence des analyses linguistiques, sémiotiques ou pragmatiques, mais indique la nécessité de les faire déborder sur une analyse plus large de la relation signifiante. Cette extension de perspective ne saurait non plus être résolue dans une opposition mécaniste et manichéenne des rapports so-

---

[27] Bakhtine, M., op. *cit., p.* 103.

ciaux (infrastructure) et de la signification (superstructure). il n'est ni pertinent de rechercher toute la détermination vers le bas - comme si les rapports sociaux se réfléchissaient dans une production de sens -, ni acceptable de penser la production du sens à partir des facultés créatrices de l'humanité. La production de sens s'insère entre deux matérialités, celle du signe et celle du social. [28] Il est impossible de penser le sens en dehors de signes (et des chaînes signifiantes) considérés comme éléments matériels (mots-dits, mots-pensés ou tout autre objet symbolisant - image, son, etc). Il ne préexiste ni pensée, ni conscience qui ne soit déjà système sémiotique. Par ailleurs, aucun système sémiotique ne peut être isolé de son imbrication dans une situation sociale. Ainsi la production de sens résulte de la constitution de systèmes sémiotiques en situation d'interaction sociale [29].

Insistons pour finir sur le groupe nominal : *production de sens.* Il peut tout aussi bien exprimer la question : comment *le sens est produit,* que l'interrogation : Que *produit le sens.* Est-ce là encore une façon de reposer le problème de la détermination ? La première question renvoie en effet au problème classique des conditions de production du sens - ou de discours, ou de l'idéologie -. À propos de l'analyse du discours, Jean-Jacques Courtine [30] montre bien l'origine psychosociologique, implicite ou explicite, de la notion de conditions de production. Que ce soit dans la tradition de l'analyse de contenu classique, dans celle de la socio-linguistique, ou encore dans celle du *Discourse Analysis* de Harris, les particularités des individus, relevant de leur psychologie ou de leur expérience sociale, sont invoquées comme conditions de production de leurs discours. Quelle que soit la nature plus ou moins psychologique ou sociale de ces conditions, elles sont toujours présentées dans un *rapport d'extériorité : le* discours énoncé d'une part, et d'autre part, les conditions déterminant cette énonciation. Il est évident que les conditions de production dans une recherche

---

[28] En cela, nous sommes redevables de la philosophie de Bakhtine.

[29] Il est entendu que l'interaction sociale ne peut être restreinte au modèle classique de la communication inspiré de la théorie de l'information, mais, correspond à tous les niveaux de rapports sociaux générant contradictions, tactiques et stratégies.

[30] Courtine, Jean-Jacques, « Analyse du discours politique », in *Langages,* no 62, juin 1981.

concrète doivent être identifiées sur le plan empirique [31], mais il importe aussi qu'elles soient pensées théoriquement. Il ne suffit pas de poser le discours d'un côté et ses conditions économiques, politiques ou idéologiques de l'autre. Sans entrer dans les détails [32], nous soulignerons que le concept de formation *discursive* [33] permet de dépasser cette dichotomie en pensant la production des énoncés à l'intérieur d'un système de dispersion, de régularité mais aussi de transformation à la fois des objets à penser, des modalités énonciatives et des concepts. La question du rapport entre le sens et les conditions de production reçoit ainsi un début de réponse dans l'analyse des formations discursives - et, par extension, des formations idéologiques [34]. C'est dans cette direction que nous produisons notre propre analyse du discours politique duplessiste.

Notre deuxième interrogation portait sur la réalité que produit le sens. Nous avons rappelé dans la section 2 que plusieurs auteurs - dans toutes les traditions - ont insisté sur le travail de production de la société par le sens. Ce qui nous intéresse n'est pas tant de réaffirmer ce qui devrait être une évidence - à moins de croire à la théorie du reflet - , mais de proposer des modèles de réalisation de ce rôle productif du sens. Nous pourrions référer à l'analyse des mythologies chez Lévi-Strauss, à la théorie de Foucault concernant le rôle du savoir dans sa relation dialectique au pouvoir, ou encore à la théorie des opérations sociales de nomination de Pierre Bourdieu. Nous nous contenterons d'indiquer que notre définition du discours politique est construite en fonction du rôle productif du discours. Le discours politique travaille spécifiquement à la définition/ représentation d'un espace, d'une communauté et des rapports de force, en tant qu'il est à la fois produit dans un bloc social et qu'il contribue en retour à le produire. S'il existe des conditions de possibilité déterminant le discours, celui-ci n'en

---

31 Nous y reviendrons plus loin.

32 Il est impossible dans le cadre de cet article de discuter les concepts de formation discursive et de formation idéologique sans entrer dans un long débat sur l'appropriation/transformation du concept de formation discursive de Foucault par la tradition marxiste. Nous reviendrons extensivement sur cette question dans l'ouvrage annoncé.

33 Foucault, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, 1969.

34 Voir Pêcheux, *Les Vérités de la Palice, op. cit.*

contribue pas moins, dans le processus de sa formation, à transformer ces mêmes conditions. Le discours politique sous le régime duplessiste est produit dans des institutions qu'investissent des forces sociales, et il contribue non seulement à renforcer l'alliance de ces forces dans un bloc social, mais encore à définir cet espace social et cette communauté nationale.

1.3.2 Questions sur le discours

En ramenant la question de la production du sens à celui de la production discursive, nous avons en quelque sorte restreint considérablement la portée du problème. Nous ne pourrions prétendre innover en indiquant la multiplicité des niveaux de symbolisation autant discursifs qu'extra-discursifs [35]. Nous nous contenterons de soulever deux questions interreliées : d'abord, l'opposition de plus en plus courante entre discours institutionnel et pratique de signification quotidienne ; ensuite, la pertinence de distinguer la forme politique du discours d'autres formes discursives.

La première question est d'importance puisqu'elle met en cause la théorie même de la production discursive et l'orientation de recherche qui a caractérisé l'analyse du discours. L'influence de la linguistique a, en effet, conduit à saisir le discours dans sa dimension sémiologique, c'est-à-dire comme système relativement fermé, la présupposition étant que l'on y trouverait les marques exhaustives de son fonctionnement. La définition bakhtinienne de l'énonciation - et par extension, du discours - comme essentiellement dialogique, c'est-à-dire interactionnelle, impose que nous sortions de ce système, non seulement parce qu'il désocialise la situation d'interaction, mais aussi parce qu'il la déshistoricise. L'idée même d'un système sémiologique fermé entraîne une synchronisme de la langue qui n'existe jamais dans le réel. On retrouve l'idée de cette réification dans la distinction, reprise chez plusieurs, entre l'institué et l'instituant. Le discours institué est considéré comme une forme figée, extirpée de sa réalité vivante, alors que

---

[35] Pensons à la typologie de Gurvitch concernant les connaissances *(les cadres sociaux de la connaissance,* PUF, 1966) ; les degrés de formalisation des savoirs chez Foucault *(Archéologie du savoir, op. cit.) : les* niveaux d'institutionnalisation du discours chez Bourdieu (Ce *que parler veut dire, op. cit.).*

le discours instituant serait le lieu de la transformation et de l'histoire. Mais, afin d'éviter de faire tenir à l'instituant le même rôle que tient la parole dans la problématique saussurienne, c'est-à-dire celui du lieu indifférencié et insaisissable de l'histoire, il nous faut repérer dans l'institué-même les traces dialogiques et interactionnelles du processus d'institutionnalisation. Ainsi, pour éviter cet effet de coagulation du discours dans l'institution, nous avons renoncé à ne considérer comme politique que ce qui est défini comme tel par l'institution elle-même (c'est-à-dire les seuls discours émanant de la scène politique) et n'est souvent que la résultante d'une volonté « d'arrêter » la représentation du monde. Nous avons retenu comme spécifiquement politique tout discours émanant des appareils s'adressant directement ou par délégation à l'ensemble de la communauté qu'il tente de produire en la posant. Notre but était non de repérer les formes déjà instituées, mais les normes d'institutionnalisation à travers l'énonciation discursive.

Ce questionnement théorique s'est aussi matérialisé dans une orientation de recherche qui a caractérisé la tradition française ces dernières années. Alors que depuis longtemps la recherche américaine s'est avant tout intéressée au discours de la vie quotidienne, l'analyse de discours en France se concentrait sur les discours institués, sans pour autant que les deux traditions n'en arrivent à une théorisation de leurs différences. Ainsi, l'analyse du discours en France a-t-elle porté principalement sur le discours politique, sans que l'on ne définisse théoriquement cette forme discursive particulière. Au contraire, la recherche n'a le plus souvent porté que sur des beaux morceaux considérés comme politiques du seul fait qu'ils émanaient de la scène politique. Cette orientation s'est diamétralement modifiée aujourd'hui, alors que plusieurs chercheurs s'intéressent à des corpus de discours quotidiens. Ce déplacement de la recherche ne saurait en lui-même constituer une réponse au problème théorique fondamental du rapport entre le sens et l'histoire. Il nous semble difficile de croire que l'on puisse définir le rapport entre l'histoire et les pratiques de sémantisation dans l'univers du discours quotidien, si on a évité de le faire à propos du discours politique institué. Que l'on prenne pour objet le discours institué, terrain propice au développement de tous les structuralismes, ou celui du discours quotidien, où semble vouloir ressurgir l'interprétation psychologiste, le choix de terrain ne peut être considéré comme une résolution de ce problème théorique.

La question ne concerne pas le choix de l'objet de recherche (discours quotidien ou discours institué), mais bien la pratique théorique investie dans la recherche. Dans le domaine de l'analyse du discours, une recherche historique est par définition presque condamnée à travailler sur le discours « institué ». Ceci n'invalide nullement sa démarche, car le problème n'est pas ici celui des niveaux de discours, mais celui de la capacité de rendre compte de l'énonciation en considérant le discours comme lieu d'interaction sociale. Ainsi, dans notre analyse du Duplessisme, sommes-nous amenés à rechercher les traces d'une situation complexe d'interaction énonciative en travaillant sur certaines formes du discours institué. Ces traces, nous les trouvons dans la production d'une théorie du discours politique, posant cette forme discursive dans son rapport aux conditions de production (voir notre définition) et en considérant le discours sous étude (ici le discours duplessiste) dans son rapport à l'ensemble des contre-discours à l'encontre et à travers lesquels il prend forme. Ceci nous conduit à la deuxième question que nous avons posée plus haut, celle de la spécificité du discours politique. Marcel Rioux a déjà souligné, à propos du Québec des années cinquante, l'existence d'un écart entre l'idéologie clérico-nationaliste dominante et ce qu'il considérait comme un « éthos » et un mode de consommation américanisés. Nous insisterons nous-mêmes plus loin [36] sur le caractère dualiste du discours duplessiste. Nous ne nous intéresserons ici qu'aux formes discursives sous lesquelles peuvent être repéré l'écart souligné par Marcel Rioux. Le problème de la différenciation des formes discursives n'est pas nouveau, mais il a surtout été développé dans le cadre de l'analyse littéraire. Nous croyons cependant qu'il constitue un des aspects fondamentaux de l'analyse du discours, bien que ce problème ait été dramatiquement négligé. L'analyse de la forme du discours est en effet l'un des lieux privilégiés de la prise en considérations des conditions de production, puisqu'à ce niveau s'articulent ce que l'on considère, le plus souvent sous un mode descriptif, conditions externes (rapports sociaux non-discursifs) et conditions internes (règles de fonctionnement).

---

[36] Voir plus loin la définition de notre corpus.

Par ailleurs, une théorie des formes discursives pose à nouveau le problème de l'institutionnalisation et demanderait des développements qui ne peuvent être convenablement exposés dans ce cadre restreint. Mentionnons seulement les lignes générales de cette problématique. Le développement de la société capitaliste, donnant naissance à l'État démocratique bourgeois, est caractérisé par une séparation des sphères politique et culturelle de la sphère privée [37]. Cette tendance peut être qualifiée de mouvement d'institutionnalisation de pratiques signifiantes différenciées. Par exemple, on observe la production d'une scène politique où s'échangent discours et pratiques, ou encore le développement d'institutions de savoirs et de pratiques de tout genre - esthétique, philosophique, scientifique... etc. - constituant un domaine de culture seconde (savante). La forme instituée des discours aura évidemment tendance à se localiser dans des appareils spécifiques, mais on n'en devra pas moins considérer ces formes comme le produit d'un processus d'institutionnalisation. Inversement, le champ de l'activité quotidienne, lieu d'observation de pratique instituantes, ne saurait être préservé des formes instituées d'une culture première (plurielle) [38]. À cette première dialectique, nous devons en ajouter une seconde qui prenne en compte la spécificité des lieux d'intervention et des fonctions sociales différenciées des diverses formes de discours. Ainsi, sur le plan empirique nous pourrions identifier ces différences entre discours politiques et discours culturels de la manière qui suit. Notre définition du discours politique de masse est centrée sur son travail de production d'une communauté, d'un espace et de rapports de force. Nous définissons la spécificité du discours politique en tant qu'il contribue à la production des blocs sociaux. Le discours culturel de masse est, quant à lui, plus accroché aux activités de consommation de la vie quotidienne et prend le canal des média et des biens de consommation. Il contribue davantage à définir le rapport à la nature, les formes de la socialité (rapports de l'individu au groupe), le rapport à la technique, sommairement, le rapport au mode de vie.

---

[37] Cette idée est reprise, sous des formes différentes, chez un très grand nombre d'auteurs : Marx, Habermas, Foucault, Dumont... etc.

[38] Voir les travaux de Fernand Dumont et de Michel De Certeau.

1.3.3 Le choix d'une méthode

Michel Pécheux [39] souligne que la lecture d'archive, qu'elle soit littéraire ou scientifique, échappe « le fait théorique que constitue l'existence de la langue comme matérialité spécifique ». Cette interrogation semble faire contrepartie à une inquiétude opposée qu'il partageait dix ans plus tôt à propos de l'exclusion de l'histoire de l'analyse linguistique. [40] Mais, nous retrouvons sans doute là toute la dimension du problème : l'incontournable de la langue (au sens le plus large de fonctionnement discursif) et l'incontournable du contenu historique du discours. Il nous est facile, dès le départ, de démarquer notre démarche de celle de l'analyse de contenu classique, Dans la continuité des travaux de Pécheux, il nous est possible de distinguer les deux tendances qui la définissent. La première, « littéraire », propose une lecture en quelque sorte supralinguistique qui vise à accéder au sens en traversant la structure linguistique, c'est-à-dire en l'ignorant. Le sens est déjà donné avant même que l'analyste ne s'applique à lire le texte. Les analyses thématiques classiques appartient à cette tendance. La seconde, « scientifique », propose une lecture infra-linguistique, c'est-à-dire qu'elle se situe dans une problématique présaussurienne qui établit un rapport bi-univoque entre les mots et les idées. Les analyses de décompte fréquenciel ou de co-occurence simple, comme nous l'avons dit, présupposent que le sens est dans les mots.

La lecture littéraire ou thématique fait, de manière générale, l'économie d'une théorie du discours. Les segments du discours sont appréhendés en fonction d'une grille de lecture plus ou moins explicitée. Si les conditions de leur production sont identifiées, elles se rapportent aux caractéristiques du locuteur. Cette analyse se situe le plus souvent à un niveau descriptif qui tend à reproduire à un second degré le discours analysé. À l'encontre de ce point de vue, notre problématique établit une théorie du discours politique qui permet de penser les conditions de production, la place du locuteur et le travail spécifique que le discours produit. Au niveau méthodologique, l'analyse thémati-

---

[39] Pêcheux, Michel : « Lire l'archive aujourd'hui », CNRS, Projet ADELA, Paris, mars 1981.

[40] Haroche, Henry, Pêcheux, op. *cit.*

que présente toujours des procédures d'objectivation et de lecture difficiles à contrôler. Elles dépendent avant tout de la « finesse » et de la « sensibilité » du lecteur. De ce point de vue, la méthode est difficilement reproductible et ne peut permettre la validation des résultats obtenus. Les résultats dépendent d'une grille de lecture plus ou moins spontanée et de procédures non contrôlables. Au mieux, on peut espérer qu'ils soient le produit de la méthode de lecture, au pire qu'ils soient l'effet combiné d'un ensemble de biais. Notre méthodologie permet au contraire un traitement systématique à partir de procédures dont un grand nombre sont automatisées et qui font l'objet d'une définition minutieuse. Le texte est conservé du début à la fin, les choix méthodologiques identifiés à toutes les étapes et la possibilité conservée de revenir, en tout temps, à un état antérieur du texte.

La lecture « scientifique » (décompte fréquenciel, co-occurence) souffre moins de l'absence de rigueur méthodologique que de myopie théorique. La réduction du sens au mot ignore la matérialité spécifique du discours, les effets de syntaxe ou les effets linguistiques. Aucune théorie syntaxique n'appuie leurs calculs statistiques. À l'opposé, notre méthodologie prend en compte certains effets syntaxiques. L'application d'une grammaire de surface (Plante) [41] nous assure que les relations entre éléments du texte peuvent être qualifiées et repérées de manière systématique à partir de cette théorie syntaxique.

S'il faut, par ailleurs, nous situer par rapport à la tradition de l'analyse du discours en France, nous devons dire que nous partageons avec elle le même ordre de préoccupation quant à la position charnière que l'analyse du discours doit occuper entre la langue et l'histoire. À partir de là, s'ouvre la véritable question du choix d'une méthode. Le nôtre tente de tenir compte de cette double exigence d'une analyse des fonctionnements et des contenus.

---

[41] Plante, Pierre, *GDSF, une grammaire de surface du Français*, Service de l'informatique, UQÀM, oct. 1983 (dernière version).

1.4 Notre méthodologie

Retour à la table des matières

Il nous faut souligner dès le départ que notre méthodologie est fondée sur l'utilisation du logiciel Déredec (Plante, 4e éd. 1981). C'est un logiciel général permettant le traitement sophistiqué des langues naturelles. Il est consacré au traitement linguistique et à l'analyse de contenu des textes. Il permet de mettre au point et d'appliquer des hypothèses originales de description du texte (syntaxique, sémantique ou logique), de développer l'exploration des descriptions construites et d'effectuer l'analyse de contenu des résultats.

Nous simplifierons la présentation de notre méthodologie en distinguant quatre niveaux d'intervention dans le traitement du discours : 1. Le texte lui-même, c'est-à-dire l'entrée de texte et la nature du corpus ; 2. Les descriptions de texte ; 3. Son exploration et 4. les comparaisons intertextuelles que cette dernière autorise.

1.4.1 Le texte

L'intérêt particulier du logiciel Déredec est de permettre l'entrée intégrale des textes retenus sur support magnétique. Le texte n'est donc sujet, dans une première étape, à aucune manipulation ou procédure de codification ou de réduction. En tout temps et quel que soit le niveau de manipulation atteint, il est possible de retourner au texte original retenu. Cela permet de vérifier et corriger rétroactivement tout choix méthodologique effectué en cours de traitement.

Mais la question préalable en ce qui concerne le texte est bien celle de la construction du corpus. Les éléments théoriques ci-haut avancés nous permettent de substituer à une approche empirique des conditions de production et de la construction du corpus, une approche théorique qui permet à la fois de les définir et de penser les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Dans cette perspective, le discours politique formé dans son rapport à un bloc social s'inscrit à l'intérieur d'une formation idéologique spécifique. Ce discours politique com-

prend plusieurs formations discursives qui se logent dans une ou plusieurs institutions produisant un travail spécifique. Ainsi, se trouve fondamentalement définie la règle de formation de nos sous-corpus.

Nous avons retenu pour l'analyse divers discours politiques tels qu'ils émanent des appareils. Il a fallu dès le départ décider la période au cours de laquelle nous allions recueillir ces discours. Comme nous l'avons dit plus haut, la période allant de la grande crise jusqu'au début des années soixante, pendant laquelle s'enclenche la processus de transformation de la forme de l'État, nous est apparue comme un moment privilégié pour comprendre l'efficace du discours politique dans la formation de blocs sociaux antagonistes au Canada. L'existence d'un tel bloc social régional/national sous le régime duplessiste nous a donc permis de fixer les termes de cette période : de 1936 à1960. Notre corpus est donc par définition diachronique. Le second choix concerne les appareils retenus. La spécificité des alliances propres à ce bloc social nous a conduit à définir trois sous-ensembles du discours politique. En premier lieu, nous avons retenu les discours qui sont produits à l'intérieur des appareils gouvernementaux ou proprement politiques. Il s'agit de formations discursives différentes intervenant dans divers champs de spécialisation : le discours du budget, le discours constitutionnel, le discours législatif, le discours du trône, le discours électoral. Dans la mesure où le clergé constitue une force sociale importante à l'intérieur du bloc social duplessiste, et qu'il contrôle d'importants appareils de reproduction (l'école, le domaine social), nous avons considéré le discours religieux comme répondant à notre définition du discours politique bien qu'il ne s'y réduise pas. Nous étudions, en conséquence, les mandements des évêques et les journaux d'action catholiques. Enfin, le bloc social s'appuyant sur une alliance privilégiée avec certaines classes ou fractions exploitées (la paysannerie dans le cas du duplessisme) nous avons retenu le discours émanant des organisations de ces classes ou fractions. Considérant que le bloc social et le discours qu'il produit se forment dans la lutte des classes et dans la lutte idéologique, il nous a paru essentiel de placer l'analyse du discours duplessiste dans son rapport antagoniste avec les potentialités de formation d'un contrebloc social et d'un contre-discours. Ainsi nous avons retenu le contre-discours de l'opposition officielle (celui émanant du parti libéral), de même que celui émanant

des organisations de classes politiquement marginalisées dans le bloc social (sous le duplessisme : les organisations de la classe ouvrière).

Ces diverses formations discursives se présentent à nous sous des formes différentes (discours écrit, discours rapporté) et leur homogénéité relative diffère de l'une à l'autre (par ex. : le discours du budget a un degré d'homogénéité supérieur au discours populaire). Nous avons dû élaborer des procédures d'édition de texte ou d'échantillonnage en fonction de ces facteurs. Selon le type de discours traité et la nature de l'institution qui le produit, différentes procédures d'édition et d'échantillonnage ont été développées. Dans certains cas, nous avons pu retenir l'ensemble des discours produits dans la période (ex. : le discours du budget), dans d'autres, nous avons dû procéder à un échantillonnage en raison de l'ampleur du corpus et/ou de la nature moins circonscrite de ces discours (ex. : discours constitutionnel ou électoral). Par ailleurs, en fonction du caractère hétéroclite du contenu des discours (présence d'informations techniques, commentaires surajoutés...), de la forme sous laquelle ils nous sont accessibles (texte écrit, discours rapporté), des conditions institutionnelles de leur production (parlement, église, campagne électorale, conférence...), nous avons élaboré des plans d'édition susceptibles de restaurer une certaine homogénéité des discours retenus. Ces procédures ne visent pas à produire une fausse unité de nos corpus, au détriment des contradictions qui s'y logent, mais à soustraire le commentaire du journaliste, le tableau statistique ou les informations qui n'appartiennent pas au discours, mais le co-voisinent dans l'archive retenue. Ces éléments retirés du corpus pourraient, par ailleurs, être traités. Pour des raisons de méthode, il nous est nécessaire de clôturer, même de manière artificielle, les différentes formations discursives, tout ne pouvant être analysé en même temps et dans le bon ordre.

1.4.2 La description de texte

Le texte ainsi entré sur support magnétique est l'objet de deux descriptions superposées. La première est une grammaire de surface conçue et développée par Pierre Plante (1979, 1980, 1983). [42]

---

[42] Plante, Pierre, op. cit. le texte qui suit immédiatement est largement inspiré des diverses présentations que Pierre Plante a faites de son logiciel. Entre au-

Elle permet la description des structures syntaxiques de surface des phrases écrites en français courant. De façon générale, elle peut dépister pour toute phrase française, le thème et le propos (Focus-comment), deux types de compléments verbaux (les directs et les circonstanciels), et plusieurs types de déterminants nominaux. Elle pratique aussi une segmentation de la phrase en ses principaux constituants syntagmatiques et réussit à ce niveau à séparer les propositions indépendantes, principales et coordonnées. Elle permet d'obtenir un graphe arborescent où les principaux mots de la phrase sont restructurés selon les relations privilégiées qui les unissent. Cette description peut être obtenue de façon automatique pour toutes les phrases d'un texte. Le travail se fait sur la base d'une catégorisation préliminaire des mots du texte par un jeu de 17 catégories grammaticales (nom, verbe, pronom, etc). Ce travail s'accomplit de façon automatique pour 90% du corpus et, à partir du contexte, pour 10% du corpus.

Nous procédons à un second niveau de description de texte à partir d'un algorithme de catégorisation lexicale. Nous avons construit un paradigme sociologique permettant de regrouper sous des catégories uniques un ensemble de mots ou lexèmes différents (nous utilisons indifféremment l'une ou l'autre des deux expressions). Ce paradigme ne prétend pas se substituer à une quelconque sémantique, mais vise à regrouper des mots sous des catégories sociologiquement intelligibles, dans la mesure même où il est élaboré en fonction de notre problématique.

Une première interrogation quant à la validité d'une telle catégorisation se pose au chercheur. Il est largement admis que les textes traités doivent être transformés le moins possible, afin de permettre toutes les nuances de l'analyse et d'éviter d'introduire des biais systématiques qui auraient pour résultat de prédéterminer les conclusions. Par ailleurs, tout traitement présuppose à un moment ou à un autre une réduction du texte analysé. Nous avions le choix de repousser cette réduction jusqu'au moment de l'interprétation, c'est-à-dire d'analyser intégralement tous les mots du texte en leur appliquant nos modèles

---

tres : « Le système de programmation Déredec » in Mots no 6, Mars 1983, presses de la fondation nationale des Sciences politiques, Paris.

d'exploration et notre protocole de comparaison. Deux motifs s'opposaient à ce choix. Le premier consiste dans le fait que les données non regroupées risquent de ne plus permettre le dévoilement de certaines tendances. Au contraire, les données regroupées en catégories peuvent faire apparaître des comportements spécifiques et différenciés entre textes ou ensembles de textes. Le second motif est le fait que, de toute manière, l'interprétation sur des mots isolés présuppose un système de choix implicite ou explicite qui opère en bout de course. Tous les mots ne pourraient pas être retenus à l'analyse. Quels seraient alors les critères qui prévaudraient à ces choix ?

Essentiellement, un algorithme de catégorisation lexicale vise à réduire l'information à l'intérieur de catégories interprétables. Cette réduction est arbitraire en ce qu'elle répond à un système de règles et à des catégories élaborées et définies par l'analyste. De plus, cet algorithme est appliqué au deuxième niveau d'intervention sur le texte et précède ainsi l'exploration et la comparaison. Cela permet, comme nous l'avons dit, un meilleur repérage des tendances exprimées dans les textes, mais aussi une certaine orientation du questionnement. Il nous faut cependant garantir la validité d'une telle démarche.

D'une part, le logiciel Déredec nous permet de conserver l'intégralité du texte en mémoire, de sorte qu'en tout temps il nous est possible d'appliquer nos modèles d'exploration sur les mots, plutôt que sur les catégories. De même, lorsque nous avons appliqué nos modèles à des catégories, nous pouvons produire automatiquement les lexiques de mots recouverts sous ces catégories. Notre algorithme n'équivaut donc pas à l'application de catégories une fois pour toutes sur des données, tel que nous le voyons dans les modèles courants en sociologie. D'autre part, notre système de catégories est connu et les définitions établies de sorte que le minimum d'ambiguïté puisse subsister.

Si la grammaire de surface de Pierre Plante représente une « théorie » grammaticale, notre paradigme ne peut prétendre être une théorie sociologique. Ses catégories sont davantage descriptives, bien qu'elles permettent de réduire le texte dans la perspective des questions qui lui

sont posées. Nous reprendrons la distinction que Bakhtine [43] établit entre thème et signification pour faire comprendre la pertinence d'une telle grille de catégories. Tout mot, selon Bakhtine, peut comprendre un grand nombre de significations potentielles. N'empêche que dans une situation concrète d'énonciation, cette signification doit être unique. Tel est alors le thème de l'énonciation. Il nous faudrait connaître davantage toutes les conditions de l'énonciation pour procéder à la « thématisation », au sens de Bakhtine, des mots rencontrés. Il n'en reste pas moins, que c'est dans ce sens que nous agissons en réduisant les significations potentielles à un domaine sémantique plus restreint.

Notre grille de catégories regroupe trois niveaux. Le premier niveau est celui des objets sociaux, c'est-à-dire le niveau des réalités sociales recevant une définition sociale : ex. l'agriculture, les partis, l'éducation... etc. Le second niveau est celui des représentations sociales. Plutôt qu'aux institutions proprement dites, ces mots réfèrent à des dimensions plus générales et de nature davantage anthropologique : ainsi, le social, l'âge, la temporalité etc. Le troisième niveau se situe au plan des valeurs : par ex. l'ordre, le progrès, la liberté etc.

Le tableau 1 permet d'illustrer de quelle manière une phrase, décrite par la grammaire de surface et le paradigme sociologique, peut être représentée dans sa structure arborescente de manière automatique. On remarquera que l'application de la grammaire de surface permet de qualifier les relations entre les mots et entre les syntagmes.

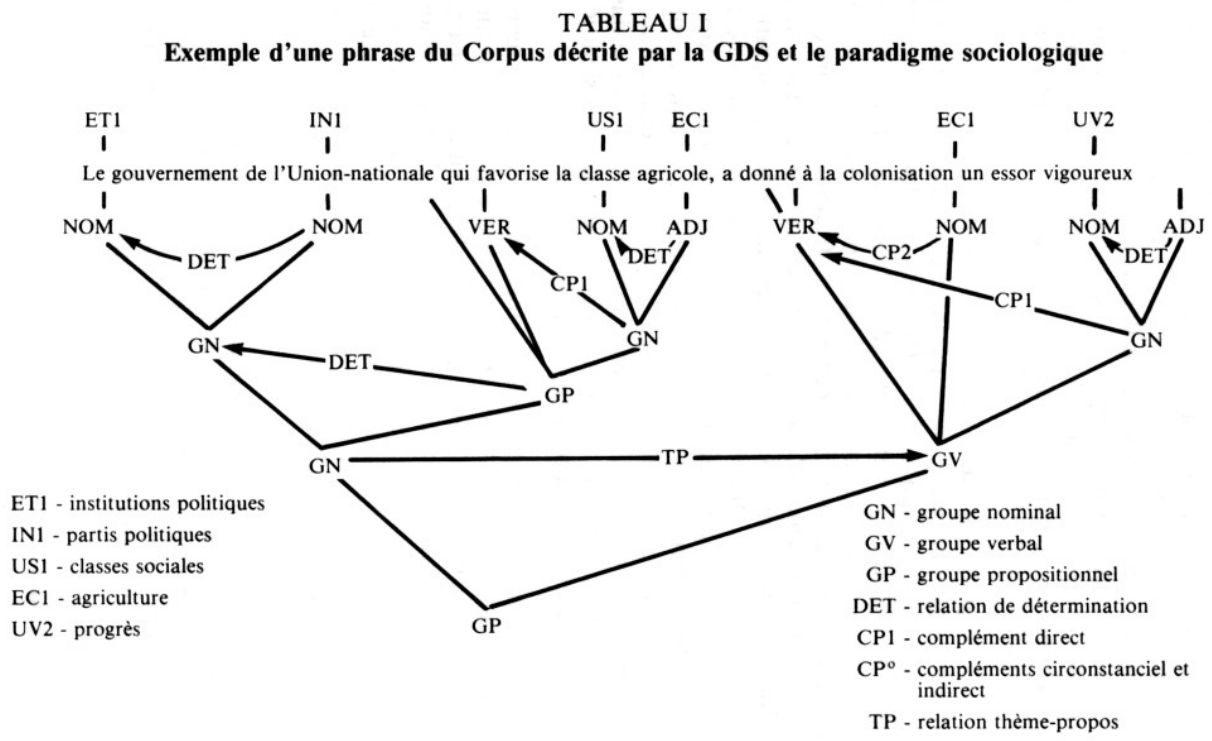
---

[43] Bakhtine, Mikhaïl, op. *cit.* Cette idée est reprise du rapport de stage de Mario Desaultels, *La méthodologie de la recherche sur le discours institutionnel et politique duplessiste.* Déc. 1983.

Tableau I

Exemple d'une phrase du Corpus décrite par la GDS et le paradigme sociologique

Retour à la table des matières



1.4.3 L'exploration des textes

Le Déredec permet d'explorer toutes les phrases des textes qui ont été décrites et de regrouper dans des listes appelées « lexiques » les mots et/ou catégories occupant une place équivalente dans les structures syntagmatiques produites. Ainsi est-il possible, par exemple, de construire pour un texte donné la liste des NOMS ou celle des VERBES, ou encore le lexique des mots et/ou catégories dépistés en position THÈME dans les structures, ou celui des mots et/ou catégories DÉTERMINÉS... etc.

Nous avons retenu six modèles d'exploration des structures produites par les procédures des description de texte. Il faut comprendre qu'il n'y a pas de limite théorique à la détermination de tels modèles.

Le premier modèle appelé Mod 1 permet de connaître l'importance quantitative de la présence des différentes catégories dans les textes analysés. La catégorie US2 (communauté), par exemple, n'apparaît que 10 fois dans le discours du budget de 1937 et 9 fois dans celui de 1942 tandis qu'on le retrouve respectivement 42 et 54 fois dans les discours de 1947 et 1952. Cette simple constatation donnera lieu, comme nous le verrons dans la deuxième partie, à un premier niveau d'interprétation.

Deux autres modèles, respectivement appelés Mod 8 et Mod 6, permettent de mesurer l'occurrence simple des mots, mais conditionnellement à la position syntaxique qu'ils occupent. Ainsi, le Mod 8 permet de dresser les lexiques qualifiés des mots ou catégories occupant la position de thème dans la phrase décrite. Ces lexiques nous permettent d'évaluer l'importance de la thématisation de tout mot donné. Par exemple, le mot TAXE a une importance moyenne en terme d'occurrence, alors qu'il n'est pratiquement jamais thématisé dans le discours du budget. Le Mod 6 dresse les lexiques des mots ou catégories recevant une détermination. Il nous est possible alors de comparer entre eux les mots ou les catégories du point de vue du travail de détermination effectué sur eux.

Trois modèles de co-occurence complètent actuellement nos procédures d'exploration. Ceux-ci permettent d'établir les lexiques des mots et catégories qui accompagnent le mot ou la catégorie sujet de l'exploration. Ainsi nous pourrions être intéressés à saisir ce qui accompagne dans la phrase le mot nation. Un modèle aussi simple s'en rapporterait à ce qui se fait habituellement en analyse de co-occurence. Notre méthode permet de pousser plus loin cette exploration en posant des conditions particulières à la construction de ces lexiques. Le Mod 5 ramènera tous les mots ou catégories accompagnant le mot ou la catégorie objet d'une fouille, en tant que ces premiers appartiennent au groupe propositionnel qui domine le groupe verbal ou nominal dont ils originent. Ce modèle évite de ramener les mots qui co-voisinent dans une phrase sans avoir de rapports de sens

entre eux. Le Mod 3 construira les lexiques de mots et de catégories qui appartiennent au PROPOS d'un thème lorsque celui-ci est l'objet de notre fouille. Enfin le Mod 4 établira les lexiques des DÉTERMINANTS de tout mot ou catégorie souhaités. La seconde partie de notre texte permettra d'illustrer la pertinence de ces modèles.

1.4.4 La comparaison

Les résultats obtenus à la suite de l'application des modèles d'exploration permettent de procéder à la comparaison intertextuelle qui constitue notre quatrième niveau d'intervention méthodologique. Elle s'effectue à l'aide d'indices et de coefficients.

Rappelons d'abord que l'exploration des textes s'effectue toujours en fonction du comportement d'une catégorie ou d'un mot placé dans un certaine relation de dépendance contextuelle (par exemple US2-communauté lorsque thème). En d'autres termes, ce qui distingue entre eux les différents textes d'un corpus, c'est une certaine variation de l'importance et de la position qu'y tiennent les catégories et/ou les mots. On ne s'étonnera pas, par exemple, de constater que la catégorie EC1 (agriculture et colonisation) fait l'objet d'un traitement fort différent suivant que l'on se penche sur un texte du début ou de la fin de la période. C'est précisément à partir des lexiques qu'établissent les modèles d'exploration que devient possible la comparaison des textes du corpus, à l'aide d'un ensemble de statistiques.

Parmi celles-ci, mentionnons des indices de thématisation et de détermination caractérisant les mots et les catégories et des coefficients mesurant l'importance, l'originalité ou le caractère intégré des lexiques correspondant à des sous-ensembles des corpus.

Deuxième partie : Illustration de la méthode

Retour à la table des matières

À la suite de ces indications sur la problématique de notre recherche et la méthodologie soutenant notre lecture du discours politique Duplessiste, nous aborderons de façon plus concrète notre démarche à l'aide de quelques illustrations tirées du discours du budget des années 1934 à 1960. Est-il besoin de souligner que nous n'entendons nullement produire une analyse achevée de l'idéologie à l'oeuvre dans ce discours définissant la politique économique de l'État provincial et, encore moins, une lecture globale du discours politique dominant durant cette période de l'histoire du Québec. Il s'agira plutôt d'un aperçu indiquant le sens général et les potentialités d'une pratique empirique en train de se faire. Soulignons enfin que notre lecture du discours du budget ne s'attache pas de façon prioritaire à la définition de la politique économique provinciale, mais plutôt à l'idéologie globale qui hante et traverse de part en part la pratique discursive budgétaire. On verra à l'évidence, s'il faut encore s'en convaincre, que ce qui, dans le discours politique, se donne comme la parole la plus objective, la plus technique et la plus rationnelle ne s'organise et ne trouve sa cohérence (à travers de multiples contradictions) qu'en étant subsumée sous des pratiques de sémantisation qui la dépasse largement.

Nous avons préalablement défini le discours politique comme un discours travaillant de façon prévalente à la représentation de l'espace, de la communauté et des rapports de force. Le discours politique est ainsi le lieu privilégié de la définition des blocs sociaux dans l'État capitaliste. Nous posons comme hypothèse que le discours politique duplessiste contribue à la production d'un bloc social rural, régional et national dans la dernière phase de l'affirmation économique du capital monopoliste, en même temps que dans la résistance à la mise en place

de l'État keynésien. Un tel énoncé vise à saisir l'articulation du discours dans son rapport aux conditions de production.

Il importe cependant de définir un deuxième niveau de recherche qui tente de retracer le travail interne de sémantisation. Il s'agit là bien sûr du lieu privilégié et déterminant de l'analyse du discours, où l'on tentera d'appréhender l'ensemble des règles qui permettent l'articulation contradictoire de l'univers notionel : règles qui définissent non seulement ce qui peut être dit (et non dit), mais aussi la manière de dire, c'est-à-dire le fonctionnement discursif qui organise l'économie notionelle. Nous dépassons à ce dernier niveau la simple co-occurence pratiquée par l'analyse de contenu classique pour aborder la mise en place syntaxique des notions analysées ainsi que leurs rapports. Il s'agit donc pour nous de considérer le discours non seulement comme un univers de valeurs, mais aussi et au sens strict comme un langage qui met en rapport le sens et la syntaxe.

2.1 L'univers notionel

Retour à la table des matières

Nous illustrerons notre démarche au double niveau défini ci-haut. Nous interrogerons d'abord certaines de nos catégories à la lumière de notre hypothèse centrale.

L'ensemble des notions afférentes à l'espace ont été regroupées sous la catégorie US7. Il s'agissait de regrouper sous une même classe l'ensemble de l'univers de la représentation spatiale, des notions les plus abstraites (régions, provinces...). aux notions les plus spécifiques (Québec, Canada...). Le corpus du discours du budget de 1934 à 1960 a été regroupé en sept zones (deux libérales : 1934-35, 1940-44 et cinq unionistes : 1936-39, 45-48, 49-52, 53-56, 57-60) qui correspondent à sept législatures ou partie de législature (1934-35). Ce découpage permet, pour cette catégorie comme pour l'ensemble du budget, de nous livrer à des analyses inter-textuelles pouvant rendre compte aussi bien de transformations discursives entre 34 et 60 que des différentes entre les discours libéraux et unionistes.

Une première analyse de cette catégorie nous permet de faire ressortir un travail effectif de spatialisation. Au niveau le plus général, on note d'abord l'importance particulière de la période 49 à 56 (49-52, 53-56), période que l'on peut dès maintenant considérer comme l'apogée de l'Union Nationale et qui correspond au boom économique d'après-guerre. On peut de même découvrir que l'ensemble des discours unionistes réfère de façon plus systématique à l'espace. Cette différence devient encore plus intéressante lorsque l'on constate que le discours unioniste (de 36 à 60), contrairement aux discours libéraux, utilisent de façon importante des notions opérant une régionalisation de l'espace (régions, local, provinces, rural). Notons de plus que les notions précitées, auxquelles on peut ajouter celles de ville, village, municipalités et campagne sont particulièrement importantes après-guerre laissant poindre le double effet du développement économique et des luttes constitutionnelles. Dans ce dernier cas, on note l'apparition massive des noms des autres provinces canadiennes et particulièrement celui de l'Ontario.

Ce premier constat, fondé essentiellement sur la comparaison des occurrences, indique déjà la particularité ruraliste et régionaliste du discours UN. L'analyse de la co-occurence qualifiée (c'est-à-dire l'étude du rapport entre des catégories, compte tenu de leurs places déterminées dans le syntagme ou dans l'univers phrastique) nous permettra d'avancer. Si l'on analyse le rapport entre l'espace (US7) et les catégories représentant les institutions sociales (parti, famille, domaine social, opinion publique...) et les valeurs, en ne nous attachant ici qu'à ce qui spécifie chacun des discours, on notera des différences significatives entre discours libéraux et unionistes. L'espace dans les discours libéraux est principalement mis en rapport avec l'opinion publique (INO), illustration classique de la constitution d'un espace public (Habermas). Le discours unioniste est plus complexe : bien que la catégorie INO y soit en bonne place, l'espace y est accompagné de façon beaucoup plus systématique des catégories « parti », « famille » et « Église ». De la même façon, dans le rapport de l'espace aux valeurs, quel que soit le type de relations syntagmatiques ou phrastiques, le discours UN se caractérise par un couplage à caractère dichotomique liant des valeurs bourgeoises (principalement celle de progrès) à des valeurs traditionnelles (tradition et religion). Alors que la prise en considération de la simple occurrence nous indiquait déjà la propen-

sion ruraliste et régionaliste du discours UN, l'analyse de la co-occurence renforce notre hypothèse ruraliste puisque le discours UN tend à lier « espace », « famille », « tradition » et « Église », socles de ce que Dulong a appelé les « féodalités ». La co-occurence nous a en même temps permis d'ouvrir une brèche, celle du caractère dichotomique du discours UN (couplage « opinion publique », « famille » et « Église »/progrès-tradition). Nous nous contenterons pour l'instant de cette simple remarque.

Travail de territorialisation, le discours politique, avons-nous suggéré, est en même temps travail de communautarisation. Selon notre hypothèse centrale, tout en étant de nature rurale et régionale le bloc social duplessiste se donne aussi comme bloc national. L'analyse des catégories US2 communauté (nation, race, peuple ; canadien, canadien-français, canadien-anglais...) et US6 langue (langue, français, anglais...) nous permettra de vérifier si cette hypothèse est plausible. L'analyse de l'univers de ces deux catégories indique l'existence d'un travail effectif de transformation sous le couvert du rappel au même. L'analyse de la catégorie US6 nous invite d'abord à l'évidence d'une réaffirmation de l'univers national traditionnel. La présence des notions afférentes à la langue appelle de façon massive, dans le syntagme comme dans la phrase, des institutions et des valeurs traditionnelles (famille, Église, religion, tradition). Mais cela n'est vrai que pour le discours unioniste, car le discours libéral (essentiellement celui de 40-44) met principalement en rapport la langue avec l'opinion publique et l'autonomie. Donc, particularité de l'Union nationale, mais il nous faudra encore nuancer, car la catégorie US6 est absente dans le discours d'avant-guerre et ne prend une importance significative que de 45 à 56. On peut ainsi avancer l'hypothèse que la question de la langue s'inscrit dans le procès de résistance aux transformations de l'État canadien. L'appel aux grandes valeurs de l'idéologie bourgeoise en rapport avec la question de la langue (essentiellement celles d'autonomie, de justice et de démocratie), s'inscrit en effet dans la défense et l'illustration des vertus d'une fédération fondée à l'origine sur l'autonomie provinciale et le respect démocratique des sociétés locales. L'invocation de la démocratie s'oppose ici à la centralisation et en appelle au respect de la société locale traditionnelle (la race canadienne-française et catholique). Dans le discours unioniste, la langue apparaît

ainsi comme l'un des noyaux durs de la résistance au passage à l'État keynésien.

La prise en considération des notions afférentes à la communauté (US2) suggère cependant un travail de transformation beaucoup plus important que ne le révèle l'analyse de la catégorie US6. L'analyse des occurrences des notions regroupées sous la catégorie US2 nous permettra d'abord de constater une étonnante homogénéité des discours libéraux et unionistes : la notion de peuple y domine invariablement. C'est là l'indication de discours qui fonctionnent unanimement à la souveraineté populaire dans le cadre d'un État démocratique bourgeois. L'homogénéité se dissout cependant quand il s'agira de spécifier au plan social et national le peuple souverain. Au plan national, le discours libéral demeure résolument abstrait : y figurent les grandes notions afférentes à la communauté dans l'État capitaliste (nation, nationale, communauté...). Il s'agit d'un discours abstrait qui évite les notions relatives à des nationalités spécifiques, sauf durant la guerre où apparaîtront les nationalités étrangères (allemand, grec, japonais...). Dans le discours UN, au contraire, les notions spécifiques abondent (canadien, canadiens-français...) nommant des réalités aussi bien intérieures qu'étrangères (principalement américaine, bien sûr). La spécification plurielle de communautés intérieures indique à la fois le lieu d'un problème et celui d'une transformation. Le discours communautaire UN apparaît comme un vaste chantier. Ainsi les notions de canadien(ne)(s) français(e)(s) et québécois(e)(s) n'apparaissent qu'après-guerre. En même temps, on assiste à un double mouvement dans l'utilisation des notions abstraites afférentes à la communauté. On notera d'abord que, contrairement aux discours libéraux, l'utilisation de notions abstraites n'apparaîtra qu'après-guerre, alors que surgiront les notions de nation et de race, cette dernière étant spécifique à l’Union nationale. Mais il sera sans doute encore plus intéressant de constater que la notion de race cède progressivement le pas à celle de nation. Même s'il est beaucoup trop tôt pour conclure définitivement à ce propos, on peut au moins avancer l'hypothèse qu'il s'agit là de traces du passage d'une vision ethniciste de la communauté (fondée sur la race) à une forme de nationalisme « moderne » à propension politique, comme on le rencontrera durant les années soixante.

On peut cependant d'ores et déjà affirmer que le bloc social duplessiste se donne comme bloc national dans le cadre des rapports de force au sein d'un État canadien en processus de transformation. Ce bloc national demeure encore lié à l'univers traditionnel : comme l'indique l'analyse faite plus haut de la catégorie US6, la catégorie US2 reste significativement liée au même univers traditionnel (famille, Église, tradition...). Mais on aura noté l'indice d'un ensemble de transformations qui indique le lieu d'un travail souterrain de reformulation.

Nous avons émis l'hypothèse que le discours politique duplessiste contribuait à produire un bloc social à dominante ruraliste constituant la paysannerie en classe-appui. L'analyse de la catégorie US1 regroupant les notions relatives à la représentation des classes sociales nous permet de maintenir la validité de l'hypothèse. Ainsi les notions spécifiant la classe agricole (cultivateurs, colons, fermiers) sont dominantes dans tout le discours unioniste, contrairement aux discours libéraux où en 1934, dominaient les notions référant à la classe ouvrière. La cooccurrence qualifiée laisse apparaître un mixage de catégories caractéristique de l'interventionnisme de l'État (domaine social, relation de travail, santé, logement) des institutions traditionnelles (famille, Église) et des institutions de l'État démocratique bourgeois (éducation, parti...). Ce tryptique catégoriel résulte bien sûr de la pluralité notionnelle de la catégorie US1. On peut cependant affirmer que les notions référant à la classe agricole renvoient systématiquement à celles de famille, de parti (l'Union nationale) et d'Église et, dans le domaine des valeurs, à celles d'ordre et de stabilité. Au contraire, dans ce dernier cas, la notion de collaboration (de classes) s'inscrira dans le contexte du rapport entre le capital et le travail. La classe agricole et l'agriculture (catégorie EC1) sont donc considérées comme la base fondamentale assurant la stabilité de tout l'édifice social, c'est-à-dire du bloc social duplessiste.

L'analyse des catégories faites jusqu'ici suggère une grande homogénéité de la pratique discursive duplessiste. Il faudrait cependant se garder de ne s'attacher qu'à cette vision moniste du régime et qu'à cette image monolithique, statique et presque moyennâgeuse (la grande noirceur) que nous propose la plupart des idées reçues concernant ce régime. Une analyse attentive nous incite à plus de nuances. Ainsi la catégorie ET2 (domaine constitutionnel) suggère l'existence

d'une nette coupure apparaissant en 1945. Cette coupure, on peut la lire particulièrement au niveau de la cooccurrence qualifiée. C'est en effet principalement après-guerre que les notions afférentes à la famille, à l'Église et à la tradition apparaissent de façon significative. Ce comportement de la catégorie ET2 concorde d'ailleurs avec plusieurs autres observations qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais qui toutes laissent entrevoir une différence importante entre le duplessisme d'avant et d'après-guerre : c'est après-guerre que l'alliance avec le clergé semble se souder de la façon la plus significative. Ceci n'est certes pas sans lien avec les résultats de la Commission Rowell-Sirois, mais sans doute encore davantage avec la publication en 1943 des rapports Marsh (au fédéral) et Lessard (sous le régime Godbout) qui préconisaient l'interventionnisme d'État dans le domaine social. Au stade actuel de nos recherches, tout laisse à penser que les velléités centralisatrices et interventionnistes émanant du fédéral constituent beaucoup plus qu'un simple prétexte à la propagande duplessiste (le thème de l'autonomie) comme le laissent à penser certains auteurs [44], mais bien un élément fondamental de la conjoncture permettant la reproduction du bloc social duplessiste et, particulièrement, l'adhésion presqu'inconditionnelle au régime de la plus grande partie de la hiérarchie cléricale soucieuse de préserver ses chasse-gardées dans les domaines social et culturel.

Il ne faudrait pas, avons-nous suggéré plus haut, surfaire le monolithisme et le traditionnalisme du discours duplessiste. Si nos premières illustrations ont fait ressortir ce traditionnalisme en comparant le discours UN au discours libéral, elles n'ont en fait touché qu'à un seul aspect du discours politique duplessiste. Nous terminerons cette première partie portant sur l'illustration de notre hypothèse centrale en indiquant une autre voie de la recherche : celle où le discours se donne comme discours économique moderniste. C'est autour de la notion de « progrès » que s'articule ce deuxième continent de l'univers duplessiste. Ainsi les deux grands pôles de la politique économique UN que nous avons regroupés sous les catégories EC4 (richesses naturelles) et EC1 (agriculture) sont toute entière traversées par l'idéologie du progrès et du développement. L'univers des valeurs soutenant ces deux

---

[44] MacRoberts et Postgate : *La modernisation du Québec*, Boréal Express, Montréal, 1982.

catégories, comme d'ailleurs l'ensemble des catégories de la sphère économique, fait peu de place au traditionnalisme : y dominent au contraire les grandes valeurs de l'idéologie bourgeoise et au premier rang le progrès (UV2) et la rationalité (UV20) ; viennent ensuite des notions de contrôle social, c'est-à-dire l'ordre (UV1), la stabilité (UV15) liés principalement à l'agriculture et à la paysannerie, la collaboration (UV4) liée aux richesses naturelles et à la classe ouvrière...

2.2 Le sens et la syntaxe

Retour à la table des matières

Ces dernières remarques nous permettront d'aborder notre deuxième niveau d'analyse qui, avons-nous écrit, vise à retracer le travail de sémantisation, c'est-à-dire l'articulation interne de l'univers notionel, ce lieu déterminant de l'analyse du discours où l'idéologie est saisie comme langage mettant en rapport le sens et la syntaxe. C'est à ce niveau que se distingue véritablement l'analyse du discours de l'analyse de contenu, celui où l'on peut aborder le travail productif de l'idéologie et en deçà duquel l'on ne peut guère que décrire des tendances internes au discours et repérer des homologies entre ces tendances et les conditions de production. Position intenable à vrai dire entre l'étalement des conditions d'un travail de l'idéologie et une description des éléments (univers notionel) à partir duquel et à travers lesquels s'effectue ce travail. Position intenable puisque n'est jamais véritablement abordé ce travail et dont on ne peut sortir qu'en abandonnant les traces mêmes des conditions de production (idéalisme) ou en rabattant purement et simplement le discours sur sa détermination dite matérielle (économisme), à moins bien sûr que l'on ne pratique une valse interprétative se donnant des airs d'herméneutique.

Ainsi, dans les illustrations données jusqu'ici, nous n'avons fait que poser quelques-uns des prolégomènes indispensables à toute recherche sur le discours. Nous n'avons cherché qu'à établir des tendances et des différences en gommant dans chaque cas la complexité même à travers laquelle s'articule ces tendances et ces différences. Nous n'avons somme toute que posé des dichotomies : entre les discours libéraux et unionistes, entre les aspects traditionnels et modernistes du

discours duplessiste... Mais nous pourrions reprendre chacune des catégories analysées et montrer que rien n'est jamais aussi simple. Nous tenterons maintenant d'accueillir cette complexité.

Nous partirons d'un énoncé du discours du budget duplessiste « Restons traditionnels et progressifs », qui résume en une formule lapidaire la dichotomie que nous avons déjà repérée. En arrière-plan de cet énoncé se dresse les deux continents dont nous parlions plus haut : d'une part, la famille, la tradition, l'Église ; de l'autre, le progrès, l'opinion publique, la science et la technologie... Mais prenons au sérieux la conjonction « et ». Car il s'agit bien d'être, de rester et l'un et l'autre. Nous sommes en plein paradoxe : comment rester sur place tout en avançant ? Comment défendre la société traditionnelle en y introduisant le progrès ?

Nous poserons que le discours duplessiste est essentiellement dualiste. Cette dualité on pourra la saisir, à la suite de quelques observateurs, à travers la lecture d'une idéologie qui marie des aspects libéraux et clérico-nationalistes. Idéologie clérico-nationaliste au plan des institutions sociales et libérale au plan économique. Il faudrait dire développementiste dans ce dernier cas, car il ne s'agit nullement d'un libéralisme économique de type classique, mais de sa dénaturation-transformation (particulièrement dans les économies dominées) durant la dernière phase de l'affirmation du capital monopoliste. Encore ne faudrait-il pas saisir cette dualité comme une simple combinatoire, comme une juxtaposition d'univers posés en parfaite extériorité. Trop d'éléments au niveau de l'analyse des seules conditions de production nous invitent à refuser une telle dichotomie : le régime duplessis qui chante la main mise du clergé sur le système d'éducation, mais qui tend à développer l'École technique en un réseau plus ou moins parallèle ; le Duplessisme qui s'appuie sur la paysannerie tout en contribuant à sa dissolution ; la pratique anti-ouvrière du régime, alors que les comtés ouvriers de Montréal votent pour l'Union nationale.

Nous sommes en plein régime de transition, (encore que ce concept soit d'une relative banalité en sociologie comme en anthropologie) : passage au monopolisme et développement du fordisme et de l'américanisation, passage à l'État keynésien... Dans un tel contexte, le discours politique ne ferait-il qu'en répercuter l'« écho » en lui addi-

tionnant les traits les plus marquant des deux sociétés en cohabitation provisoire ? Au contraire n'induirait-il pas lui-même, sa propre force, une partie du travail de transition ? C'est en tentant de comprendre comment s'opère cette jonction du traditionnel et du progressif que nous pourrons commencer à répondre à cette question.

Nous illustrerons les potentialités d'une méthodologie qui permet d'ouvrir à l'analyse du travail interne du discours en posant le processus de sémantisation comme rapport entre le sens et la syntaxe dans l'articulation interne de l'univers notionel. Nous avons souligné plus haut que notre méthodologie tendait à dépasser l'analyse de co-occurence traditionnelle en ne retenant que les relations qualifiées syntaxiquement entre les notions analysées : d'où une double catégorisation sociologique et grammaticale de nos corpus. Nous ne reprendrons ici que deux types de co-occurence qualifiée : la première retrace les catégories (ou les mots) qui apparaissent dans le propos quand une catégorie (ou un mot) est thème de la phrase. La notion de thème ici retenue correspond à la raison pour laquelle la phrase a été construite ; le propos renseignera sur ce qui est dit de la réalité thématisée. La seconde relation, relation de détermination nous permettra de déceler si une catégorie (ou un mot) reçoit une détermination et quelle est la nature de cette détermination. Tous nos mots ayant été codifiées syntaxiquement et sociologiquement, on pourra donc, pour une catégorie (ou un mot) donnée, explorer l'univers de son propos lorsqu'elle (il) est thème et analyser ses déterminants lorsqu'elle (il) reçoit une détermination.

L'analyse systématique et surtout comparative du MOD 3 (le propos quand une catégorie est thème) et du MOD 4 (le ou les déterminants de cette même catégorie) nous a permis de déceler une tendance significative qui éclaire le dualisme du discours duplessiste et surtout commence à nous renseigner sur le travail effectif de l'idéologie dans le discours du budget. L'univers du propos et celui de la détermination d'une même catégorie se donnent le plus souvent sous l'aspect de la dualité. Plus précisément le propos est largement dominé par des catégories qui relèvent des valeurs et des institutions de l'idéologie et de l'État démocratique bourgeois, alors que la détermination est significativement caractérisée par le renforcement des catégories relevant de la société traditionnelle.

Nous prendrons ici par exemple les catégories US1 (classes) US2 (communauté), US6 (langue) et US7 (espace) dans leurs rapports aux valeurs, lorsque ces dernières apparaissent dans le propos ou comme déterminants. Ainsi, lorsque la catégorie US1 est thème, son propos est largement dominé par des valeurs relevant de l'idéologie bourgeoise : on note 33 occurrences de valeurs bourgeoises (dans l'ordre : progrès, besoins, rationalité, liberté, justice), 14 valeurs de l'ordre de la discipline personnelle (devoir, dignité), 11 valeurs relevant du contrôle social (ordre, stabilité, collaboration) et 3 valeurs existentielles (espérance). On assiste cependant à un renversement spectaculaire lorsque l'on scrute la détermination de la même catégorie : les valeurs afférentes au contrôle social y prennent alors la première place avec 7 occurrences (ordre, collaboration) ; les valeurs traditionnelles apparaissent de façon significative avec 6 occurrences (tradition, religion) ; viennent ensuite les valeurs bourgeoises qui s'affaiblissent de façon décisive avec 5 occurrences (progrès, propriété) ; suivent finalement les valeurs disciplinaires avec 3 occurrences (devoir) et les valeurs existentielles avec 2 occurrences (amour).

Il est surtout significatif de constater que cette tendance se reproduit systématiquement. Ainsi les valeurs qui apparaissent dans le propos quand US2 (communauté) est thème sont dans l'ordre : bourgeoises avec 46 occurrences (liberté, progrès, justice et privé), de l'ordre du contrôle social représentant 21 occurrences (ordre, stabilité, collaboration), disciplinaires avec 13 occurrences (devoir, dignité, morale) et au dernier rang, traditionnelles avec 7 occurrences (religion). Mais, comme dans le cas de la catégories US1, la situation change dans l'ordre de la détermination : les valeurs traditionnelles (religion, tradition) et disciplinaires (devoir, dignité, morale) sont au premier rang avec respectivement 11 occurrences, alors que les valeurs bourgeoises (liberté, justice) et existentielles (amour) cumulent respectivement 9 et 3 occurrences.

La catégorie US7 (espace) obéit à la même tendance bien que les valeurs bourgeoises demeurent en première place dans les résultats des deux modèles d'exploration. On notera, en effet, une spectaculaire réduction de l'écart entre les valeurs bourgeoises et traditionnelles. Ainsi dans le propos, les valeurs bourgeoises dominent avec 127 oc-

currences (progrès, liberté, justice), suivies des valeurs disciplinaires cumulant 88 occurrences (dignité, devoir, vertu), des valeurs afférentes au contrôle social représentant 52 occurrences (ordre, stabilité), des valeurs traditionnelles avec 18 occurrences (tradition) et enfin des valeurs existentielles avec 16 occurrences (bonheur). La détermination sera caractérisée, dans l'ordre, par des valeurs bourgeoises (31 occurrences-progrès, justice, public) traditionnelles (16 occurrence-religion, tradition) disciplinaires (16 occurrences-dignité, vertu, devoir), de l'ordre du contrôle social (12 occurrences-ordre) et existentielles (4 occurrences-espérance).

On peut même retrouver des traces de cette tendance en étudiant la catégorie US6 (langue) qui représente sans aucun doute l'univers le plus monolithiquement traditionnel de tout le discours du budget. Les valeurs bourgeoises réussissent tout de même à se tailler une place, quoique marginale, dans le propos alors qu'elles disparaissent complètement de la détermination.

L'existence d'un tel comportement par trop répétitif pour qu'il soit l'effet du hasard, nous permet d'avancer dans l'analyse de l'organisation interne du discours. La qualité du discours duplessiste, du moins dans le discours du budget, ne se donne nullement comme simple combinatoire mixant de façon aléatoire ses « aspects » traditionnels et modernistes. Ce discours s'organise en attribuant des places à ses diverses composantes. Il s'agit d'un discours réglé. [45] Il nous faudra maintenant tenter d'expliquer la règle que nous venons de faire ressortir.

Nous avons donc décelé une tendance contradictoire à la détermination traditionnelle et à la propotisation bourgeoise. nous reformulerons de la façon suivante l'énoncé du budget signalé plus haut : Restons traditionnels dans l'ordre de notre détermination et progressifs dans celui de nos propositions. Qu'est-ce à dire sinon que le discours se livre à une véritable réification de l'univers traditionnel tout en ini-

[45] Il importe de noter ici que nous devons rendre compte de statistiques reflétant des comportements syntaxiques différencies et réglés mais on ne saurait interpréter, à cette étape-ci, ces données comme étant révélatrices d'un système de règles proprement sémantiques.

tiant un processus d'idéologisation bourgeoise. Car il s'agit bien ici d'affirmer la reproduction du même tout en proposant une transformation qui ne pourra que contribuer à le dissoudre. Soit l'énoncé théorique suivant : « les Canadiens français, catholique et respectueux de la tradition, favorisent le progrès industriel ». Un tel énoncé fige et réifie littéralement la collectivité canadienne-française tout en l'incitant aux bouleversements sociétaux que ne manquera pas de produire l'industrialisation.

Nous dépassons ici la simple dichotomie pour toucher au système de règles qui organise le discours, l'unifie et le propulse en une troisième force : il ne s'agira pas de soupeser la tradition et le progrès, mais de structurer le rapport entre les deux termes, de telle sorte que le second crée peu à peu les conditions de la disparition du premier. À ce stade de l'analyse, le discours duplessiste nous apparaît comme un véritable travail de mise à mort de l'ancienne société. Alors même qu'il chante la société traditionnelle, le discours du budget contribue à la détruire. On comprendra bien sûr que dans une telle perspective nous soyons à cent lieues de la sempiternelle image du retard de la superstructure sur l'infrastructure qui aurait caractérisé le régime duplessiste et qu'aurait résolu la révolution tranquille. Il n'y a jamais eu cette sorte de divorce absolu entre l'industrialisation du Québec d'après-guerre et la stagnation culturelle et politique, comme on l'a posé jusqu'ici aussi bien dans les analyses culturalistes que dans les analyses marxistes de toute tendance. Alors même que le discours duplessiste fait abondamment appel à l'image de Monseigneur un tel, il lui oppose subrepticement celle de l'ingénieur. On sait qui « gagnera » !

Est-ce à dire que nous sommes en train de transformer Maurice Duplessis en un progressiste ? Aurions-nous l'intention de repeinturer la statue que l'on a fini par sortir ? Que non pas ! Mais à vrai dire la question ne nous intéresse pas ! Laissons les duplessistes à leurs mauvaises pensées et étudions le travail de leur discours. Mais surtout évitons de le lire avec nos idées préconçues : ce discours n'émanait ni du septième ciel ni du fond des enfers. Il a contribué à la transformation effective du Québec entre 1936 et 1960.

Cette recherche nous convainc de plus en plus de la nécessité du développement de la théorie sociologique de la représentation, travail

qui ne saurait être réalisé sans de patientes quêtes empiriques. Ainsi, ce début de recherches nous amène à penser que l'idéologie n'est nullement aveugle quant à ses fins, mais bien plutôt quant à ses effets. Paradoxe du discours à partir duquel les hommes font l'histoire, mais jamais dans le sens qu'ils le disent. Paradoxe du sens qui s'évade d'autant plus que les acteurs croient l'avoir fixé.

Gilles Bourque
Jules Duchastel

Département de sociologie
Université du Québec à Montréal